

Je l'aime tant...

Pierrette Laperle

Number 79, Winter 1998

Lignes brisées

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13633ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laperle, P. (1998). Je l'aime tant.... *Moebius*, (79), 43–48.

PIERRETTE LAPERLE

Je l'aime tant...

Leurs bruits m'étouffent. Des bruits étrangement familiers. C'est comme ça depuis que je suis arrivé ici. Depuis ma naissance. Elle pleure, gémit. Il crie, jure. Des portes claquent. La nuit ponctuée du tic tac de l'horloge s'étire en bâillant sur le jour qui se lève.

Il fait soleil. Elle est venue ouvrir la fenêtre. Les rideaux volent comme les ailes d'un ange. Elle chante. Ses yeux verts glissent sur moi comme du papier de soie. Elle se retourne, me fait un signe de la main. Quitte la chambre, ondulant dans sa longue robe bleue-jeans collée à ses hanches. J'ai observé que les *jours de colère* sont toujours suivis de lendemains calmes et silencieux. Ses pieds nus, légers caressent le tapis, sa voix cristalline valse dans la maison.

Toujours l'horloge y va de son tic tac régulier... Je surveille le corridor sombre, il débouche sur une pièce d'où s'échappe un rectangle de lumière qui s'allonge au rythme des heures qui passent. Le soleil s'étale en flaques jaunes sur le tapis mauve comme les iris, ses fleurs favorites. De l'autre côté, des essoufflements, des halètements: une suite des lendemains. Puis, plus rien. Le chat est sorti. L'ourson indifférent regarde par la fenêtre... Comme j'aimerais me promener avec elle! M'arrêter devant le parc!

Des pas feutrés. Elle? Non, le chat. Et hop! il saute dans mon lit, ronronne à m'étourdir, à me crever le tympan; me lèche de sa langue râpeuse, sur les lèvres, sur les joues. Je repousse cette boule soyeuse, chaude et vivante qu'elle nourrit, bichonne. Moi, c'est au compte-gouttes, les caresses, les baisers! De lui, des gestes pétrifiés, des regards fuyants. Il n'a d'yeux que pour elle, certains matins...

Je ne suis pas celui qui... Ça l'enrage de me voir comme ça... Il lui tape dessus. Alors que c'est sur moi qu'il

devrait le faire. Le médecin leur a dit qu'il ne faut pas espérer... qu'avec tout ce que j'ai... Je n'ai pas entendu le reste...

Je parle. Personne ne me comprend. Pourtant, l'autre matin, c'est bien des mots qui volaient entre les barreaux du lit. Devant elle, la belle, devant lui, la bête, je m'éteins ou plutôt les mots s'évanouissent, meurent sur mes lèvres biscornues. Devant ce flot de sons avortés, de mon regard blanc basculant dans le vide, elle me lèche (oh! à peine, un instant) de sa bouche rouge pour me consoler. Lui, crispe les poings, les mâchoires.

Et ça recommence: «En avoir just'un comme ça»... S'ensuit: «ça-ne-vient-pas-de-ma famille qui n'est pas tarée, elle, tandis que toi, une enfant adoptée...» Elle proteste, finit par pleurer. Il la frappe, ses boucles rousses tombent à la renverse, son long cou blanc offert, son visage ruisselant de mascara vert. Moi, je ferme les yeux. «I'é même pas conscient, ... un légume, j'te dis...» Un «légume toi-même» siffle entre mes dents de lait. Je finis par baver. Des filaments blancs et visqueux coulent entre mes lèvres. Je fixe le balancier de l'horloge pour m'enfuir dans son mouvement, de gauche à droite, de droite à gauche... Je deviens absent. Il quitte la maison pendant qu'elle me nettoie, m'essuie. Après, elle me range dans ma chambre.

Toujours cet ourson en peluche assis là, dans son coin. On dirait un enfant battu. Pour m'amuser, je lui tire les oreilles pour finalement le laisser tomber. Le temps passe en gigotant de gauche à droite comme le mobile au-dessus de ma tête: un visage à deux faces, une sorte de Janus qui surveille les entrées et les sorties de ma garderie-chambre à coucher. Personne. Je m'ennuie. L'ourson, de ses yeux vitreux, me regarde tristement. «Bonjour, mon petit bonhomme!», avait-il l'habitude de me dire sur un ton bienveillant, chaque fois que je lui tirais l'oreille. Il ne le dit plus, j'ai bousillé son message de perroquet.

La nuit s'étire à travers les rideaux gonflés comme des ballons qui veulent s'envoler par la fenêtre. Pour m'endormir, je me berce, oscillant comme le balancier de l'horloge pendant que l'ourson et le mobile me surveillent de leurs regards figés. Doucement, puis de plus en plus fort,

jusqu'à ce que je perde conscience, que les étoiles se répandent en perles de lumière, que je glisse le long de la voie lactée, pour plonger ensuite dans le vide et me retrouver la tête coincée entre les barreaux de mon lit. J'étouffe, je hurle. Elle arrive essoufflée, inquiète, ses cheveux comme un volcan en feu. Belle dans sa robe de nuit, ouverte sur ses petits seins que je voudrais mordiller. «Mon p'tit bonhomme, pourquoi tu t'fais mal comme ça?» Des larmes comme des rigoles sillonnent sa peau blanche piquée de taches de son, mouillent ses lèvres tremblantes. «Chut!» D'un geste rapide, elle me couvre, couche l'oursin près de moi. Sort aussitôt sur la pointe des pieds. À tire-d'aile. Pour rejoindre sa bête.

La nuit poursuit sa traversée en imprimant des taches de clair de lune sur mon lit, sur le tapis, dans la fenêtre. La porte chuinte. Le chat se faufile, danse dans les rideaux frissonnants sous le vent, saute dans mon lit, me laboure de ses grosses pattes. Ronronne comme une locomotive, me turlupine de ses agaceries, du frôlement de ses moustaches, de ses griffes qui s'attaquent à ma caboche rousse comme la sienne, ma belle.

Dans mon landau vert lorsqu'elle me promène – quand il est absent – ma grosse tête poil de carotte hirsute intrigue, attire les passants. Je grogne devant leurs minauderies et peu s'en faut que je les taillade de mes petits doigts griffus lorsqu'ils approchent leurs beaux visages réguliers de singes-adultes. Je me contente d'un feulement pour leur faire peur. Ils s'éloignent en jetant des regards inquiets. La Belle interrompt la promenade, retourne d'un pas nerveux à la maison. Elle ne s'arrête jamais devant le parc où jouent les enfants; au contraire, elle accélère le pas, ralentit lorsque s'évanouissent les cris et les rires qui furent des balançoires et des glissades.

J'aime de plus en plus vivre dans le noir. Lorsqu'elle vient la nuit pour faire taire mes grognements, mes piaulements de fauve traqué entre les barreaux du lit, elle a une voix douce, des gestes apaisants – elle m'a si peu bercé comme si elle avait ressenti mon plaisir démesuré à être blotti entre ses seins, à ne jamais vouloir les quitter. Elle ne s'attarde pas, évite mes yeux braqués sur elle qui la sol-

licitent comme un amant gonflé de désir. Pour survivre, la nuit, je parle avec l'ourson, le chat. Et le jour, pour échapper à ma vie, je demeure muet pendant que mes compagnons de jeux reprennent leur tête de félin et de jouet... Moi, ma tête d'idiot, comme lui m'appelle.

Il ne vient jamais dans ma chambre. De temps à autre, des têtes fripées, en dodelinant, risquent un œil, ânonnent des insignifiances, miment des guilis-guilis. À distance. Il n'y a qu'elle qui vient me voir, sur la pointe des pieds – pour ne pas me réveiller – (ne sait-elle pas que je l'attends toutes les nuits...) ou encore elle s'approche du bout des doigts, comme si j'allais la mordre. Oui, je voudrais la mordre. Je l'aime tant... J'aimerais planter mes petites dents dans sa chair à saveur de lait. La sucer, la boire. Je l'aime jusqu'à la dévorer...

Elle me promène, de moins en moins souvent, dans mon landau vert. Je réagis étrangement aux gens qui s'approchent de moi. Mes mains, comme des serres d'oiseaux, laissent maintenant des traces bleues et mauves sur ses bras lorsque je la serre un peu pour la caresser. Au retour, ce jour-là, aussitôt renvoyé dans ma chambre, j'étrangle presque le chat, ses yeux mauvais crachent des éclairs. Mes doigts crochus sur son cou, compriment son cœur qui bat comme un fou. Je le relâche, je regrette déjà la douceur de sa fourrure dans mon cou. Je tabasse l'ourson qui perd un œil; il pendouille sur sa joue comme une fleur lourde de rosée.

«C'est lui ou moi... on l'place, tu m'entends... faut qu'tu choisisses, criss... j'vas le tuer, l'étrangler ce p'tit monstre...» Dans un cri sourd et prolongé, elle bondit sur lui. Le couteau de cuisine précis comme un scalpel s'enfonce dans la chair tendre de l'homme, comme dans une pièce de viande cuite à point.

Je lance un S.O.S à l'ourson et au chat. Il faut m'échapper: concentré sur le tic tac de l'horloge, pendu à son balancier, je m'enfuis. Comme ce petit garçon que j'ai eu le temps d'apercevoir dans la balançoire du parc, je m'élançe, de plus en plus fort, si fort... de plus en plus haut, si haut... pour étouffer les cris perçants d'un co-

chon surpris qu'on égorge... Je plane longtemps. Si longtemps...

J'atterris. J'aperçois l'œil larmoyant du chat accroché dans les rideaux, l'ourson éventré et pendu au mobile, le bouquet d'iris éclaté en taches mauves sur les murs griffés comme un tableau de Van Gogh peint dans un accès de délire.

Lui, la bête, gît dans le rectangle de lumière du corridor. À plat ventre, le poing refermé sur des boucles rousses, rouges de sang. Elle, la belle, sa tête à la dérive, entre les barreaux écartés du lit, mes petites mains, débordantes d'amour pour elle, étreignent trop fort, son beau cou blanc... Je l'aime tant...

